

Introduction

« Face à un chaos, au désordre, face à tant de choses du passé, nous sommes comme ce petit enfant qui craque une allumette au milieu de la nuit au centre d'une forêt. Ce qu'il constate c'est qu'il y a de l'obscurité autour. La littérature sert justement à ça : elle ne sert pas à voir, elle sert à mesurer l'épaisseur de l'ombre. »

Miguel Bonnefoy, France Culture,
le 21 octobre 2024.

Si l'épaisseur de l'ombre pointée par Miguel Bonnefoy concerne un passé lointain, ne peut-on pas considérer que cette même ombre enveloppe une réalité plus contemporaine? Le présent est-il plus transparent à nos yeux que le passé? Il me semble au contraire que le roman qui s'attache à une histoire du temps présent opère la même trouée dans l'obscurité que la littérature qui se tourne vers l'histoire. Il cherche à éclairer, modestement, un petit pan du réel.

Que nous dit la littérature des mouvements d'insurrection qui secouent notre monde contemporain? Nous permet-elle de mieux les comprendre, ou simplement de ne pas les oublier? Les romans qui s'emparent de ces événements si proches prétendent-ils agir sur le monde? Le réparer¹? À l'heure des réseaux sociaux, des flux d'images et d'informations en temps réel, on peut se demander quel peut être le rôle du récit et de la fiction dans l'appréhension d'événements qui relèvent de l'histoire immédiate. Pourtant, il nous semble que le roman et le détour par la fiction permettent d'introduire une distance et une réflexivité bienvenues quand il s'agit d'aborder des faits caractérisés par la remise en cause de l'ordre établi, la

violence potentielle et la dimension idéologique, parfois polémique.

L'objet de cet ouvrage est d'offrir un tableau de la littérature romanesque actuelle autour de l'ensemble d'insurrections contemporaines regroupé dans ce que l'on a désigné comme « printemps arabes² », à partir des premiers soulèvements en Tunisie en décembre 2010, menant au départ du président Ben Ali en janvier 2011, suivis par les mouvements qui se développent ensuite en Égypte, en Libye, en Syrie, au Yémen, à Bahreïn, en Algérie et au Maroc. L'importance de ces insurrections, que l'on a vite nommées révolutions, n'est plus à démontrer. Même si le destin de la plupart des pays concernés reste à l'heure actuelle en suspens³, et que la démocratie peine à s'imposer, l'irruption de ces soulèvements populaires à partir de décembre 2010 constitue un événement historique aux conséquences mondiales :

« Les années récentes ont ébranlé les perceptions approximatives et les idées toutes faites : le monde arabe qu'on dépeignait, dans bien des rédactions et dans de nombreuses chancelleries, comme résigné face à l'ordre autoritaire, donnait même le ton des orientations révolutionnaires d'un *xxi*^e siècle qui s'installait. Qu'on en juge : le "Printemps arabe", amorcé en Tunisie dès décembre 2010, s'imposait comme le premier prototype de ces révolutions "post-modernes" numériques, substituant les réseaux sociaux à la "discipline de fer" de l'organisation révolutionnaire léniniste ; plus encore, le mouvement a essaimé très vite dans ce contexte nouveau : en Égypte, en Libye, en Syrie, à Bahreïn, notamment, mais aussi à l'extérieur, en Espagne, où il a inspiré les Indignados, puis dans l'ensemble de l'Europe jusqu'aux États-Unis où il a fortement inspiré le mouvement Occupy Wall Street⁴ ! »

Une littérature concernant ces « révolutions arabes » a vu le jour, soit dans l'immédiat après coup de l'événement, soit à quelques années de distance, ce qui permet de mettre au jour un corpus qui, sans aucune prétention à l'exhaustivité⁵, offre la possibilité de donner, à travers

quelques exemples, une vision des diverses manières d'appréhender cette réalité historique et politique.

Le bref récit de Tahar Ben Jelloun, *Par le feu*, propose une biographie fictive de Mohamed Bouazizi, jeune marchand ambulant qui s'immole par le feu le 17 décembre 2010, après une ultime humiliation. Tahar Ben Jelloun ne raconte pas la révolution tunisienne, celle-ci étant résumée en quelques phrases à la fin du récit, mais se concentre sur le destin de cet homme présenté comme exemplaire : « C'est l'histoire d'un homme simple, comme il y en a des millions, qui, à force d'être écrasé, humilié, nié dans sa vie, a fini par devenir l'étincelle qui embrase le monde » (Ben Jelloun, 2011, p. 50).

Également consacré à la Tunisie, le court roman d'Hella Feki, *Noces de Jasmin*, déroule en trois mouvements (« Obscurité désenparée », neuf jours avant la chute du régime, puis « Clarté voilée », six jours, puis « lueurs d'incendie », trois jours), le compte à rebours de la fuite du président. Le roman commence trois semaines après l'immolation de Mohammed Bouazizi. Chaque mouvement fait dialoguer des voix diverses, celle des personnages Medhi (emprisonné), Essia (sa fiancée), Yacine (le père d'Essia), « la cellule », espace personnifié et témoin privilégié des tortures de Mehdi et sur un temps plus long des exactions du régime.

D'autres romanciers, à l'instar de Tahar Ben Jelloun, font le choix de « tourner autour » des révolutions arabes, en adoptant un point de vue décentré (insurrections perçues de loin par des exilés, ou bien seulement à travers leurs conséquences). À cet égard, la démarche adoptée par Yasmina Khadra dans *La dernière nuit du Raïs* (2015) est exemplaire. Le roman adopte en effet le point de vue du dirigeant Mouammar Khadafi qui évoque ses pensées et ses souvenirs au moment du soulèvement en Libye. Le regard porté sur l'insurrection est celui du dictateur qui ne peut ni en comprendre les raisons ni imaginer sa chute, convaincu d'être et de rester le guide suprême de son pays : « Je suis Mouammar Khadafi. Cela devrait

suffire à garder la foi. Je suis celui par qui le salut arrive. Je ne crains ni les ouragans ni les mutineries » (Khadra, 2015, p. 11-12). Yasmina Khadra s'inscrit ici dans la lignée du « roman du dictateur » caractéristique de la littérature hispano-américaine et notamment du roman du dictateur à la première personne, tel que l'étudie Cécile Brochard⁶. La dictature libyenne est abordée d'un tout autre point de vue par l'écrivain Hisham Matar, dans la biographie intitulée *La Terre qui les sépare* qu'il consacre à son père, Jaballa Matar, opposant à Khadafi emprisonné et « disparu ». Le récit part de la révolution libyenne et de l'ouverture de la tristement célèbre prison d'Abou Salim pour relater une quête de vérité : qu'est devenu Jaballa Matar, est-il mort et si oui quand et dans quelles circonstances ? Le récit est celui d'une quête du passé, à la lumière du présent post-révolutionnaire.

L'insurrection syrienne trouve place elle aussi dans la littérature de ces dernières années, par exemple au sein du roman d'Omar Youssef Souleimane, au titre évocateur et chargé d'intertextualité, *Le dernier Syrien* (2020). Par le biais d'un groupe de jeunes gens engagés dans le soulèvement contre le régime de Bachar El Assad, le roman chronique le rêve d'un peuple et son effondrement, sa destruction comparable à celle de certains peuples autochtones⁷. Le roman de Julie Ruocco, *Furies* (2021), porte un regard d'abord extérieur sur l'insurrection syrienne : le personnage de Bérénice, française spécialiste d'archéologie, évoque au début du roman les destructions des vestiges antiques de Palmyre par les djihadistes. Son activité de trafiquante d'antiquités l'amène à se rendre en Turquie où elle va recueillir une enfant réfugiée. Le roman suit également un autre personnage, Asim, pompier syrien qui a vécu la révolution, la répression par le pouvoir et la terreur djihadiste. Les deux personnages sont amenés à se rencontrer et vont se retrouver aux côtés des Peshmergas qui combattent pour leur liberté. Bérénice, de retour en Europe, témoignera des violences syriennes et apportera des preuves des crimes d'État au procès de Coblence.

Mathias Enard, dans *Rue des voleurs* (2012) relate l'errance de son héros, du Maroc à l'Espagne, des échos des révolutions arabes à la montée de l'islamisme. Le personnage ne participe pas directement aux événements insurrectionnels, qu'il s'agisse de la révolution de Jasmin en Tunisie et de ses répercussions au Maroc, ou du mouvement des Indignés qu'il côtoie à Barcelone, mais il en est le témoin et le chroniqueur faussement naïf. Le roman réinvente les modèles du roman d'aventures et du roman d'apprentissage pour livrer un témoignage sur les années 2010-2011.

À la différence du récit précédent, le roman d'Alaa El Aswany, *J'ai couru vers le Nil* (2018), aborde beaucoup plus frontalement les événements de la place Tahrir, la corruption et la violence du pouvoir, la répression, mais aussi l'immense dignité des manifestants. Alaa El Aswany, militant politique⁸, célébrait déjà dans ses *Chroniques de la révolution égyptienne* (2011), la haute tenue morale des manifestants de la place Tahrir. Son roman offre une vision polyphonique, voire chorale, à la fois de l'état d'un pays miné par la corruption et l'hypocrisie religieuse, et du soulèvement de tout un peuple. Le roman comporte une très forte dimension référentielle, avec notamment l'intégration de témoignages réels sur les pratiques des militaires envers les femmes, sur l'usage de la torture, sur la désinformation...

Le roman de Omar Robert Hamilton, *La ville gagne toujours*, adopte une chronologie différente puisque le récit commence avec les événements du 11 octobre 2011⁹. Le dispositif narratif polyphonique passe par plusieurs personnages engagés dans l'activité révolutionnaire, qui se poursuit bien après la chute du président égyptien Moubarak. Il s'agit ici de montrer la persistance des violences et de la corruption du régime et la désillusion de ces jeunes gens qui ont crû à la possibilité d'une révolution.

Le roman de Rachid Benzine, *Dans les yeux du ciel* (2020), est particulièrement intéressant dans la perspective d'une

comparaison entre récits de divers « printemps arabes » dans la mesure où il n'est pas précisément situé : un certain nombre d'événements rappellent ceux de Tunisie, d'autres pourraient trouver place en Égypte, et Rachid Benzine est franco-marocain. Son roman peut ainsi incarner le paradigme du récit de « printemps arabe ».

Tous ces romans explorent, à leur manière, les différentes strates des insurrections en s'attachant à leurs causes, à leurs déclencheurs, à leur déroulement et à leurs conséquences. Par-delà les différences de contextes nationaux, qu'il convient évidemment de ne pas négliger, la littérature des printemps arabes explore un certain nombre de motifs récurrents : la mécanique de l'insurrection, la confrontation des points de vue, la répression, le rôle des médias et des réseaux sociaux...

Notes

1. Sur cette notion, voir les analyses de GEFEN Alexandre, 2017, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Saint-Denis, Éd. Corti.
2. Cette appellation, surtout forgée par les médias occidentaux, est discutable. Elle renvoie à ce qui s'est passé en Europe en 1848, avec le « printemps des peuples », en le transposant dans un contexte contemporain et « arabe » sans que cette identité (géographique, ethnique, religieuse?) soit véritablement définie. Sur ces questions, voir BAYART Jean-François, mars 2014, « Retour sur les printemps arabes », *Politique africaine*, n° 133, p. 153-175.

3. Au moment de l'élaboration de ce texte, la Syrie a vécu de nouveaux épisodes insurrectionnels qui ont eu pour conséquence, cette fois, de faire tomber le régime de Bachar-El-Assad, mettant fin à cinquante ans de dictature de la famille Assad.
4. BADIE Bertrand, 2021, introduction au collectif *Il était une fois... les révolutions arabes*, Paris, Le Seuil, p. 7.
5. On trouvera ici majoritairement des romans écrits en français, certains traduits de l'anglais, ainsi que les écrits du célèbre auteur égyptien Alaa-El-Aswany, que l'on abordera dans leur traduction française.
6. BROCHARD Cécile, 2015, *Écrire le pouvoir. Les romans du dictateur à la première personne*, Paris, Champion.
7. On peut voir dans le titre une référence au célèbre roman historique de COOPER Fenimore, *Le dernier des Mohicans*.
8. Alaa El Aswany est interdit de publication en Égypte. Son roman *J'ai couru vers le Nil* est interdit dans la plupart des pays arabes.
9. Jour des manifestations coptes devant le siège de la télévision égyptienne, suivies d'une répression féroce.